

# BYRRH

## VIN TONIQUE et APERITIF

RECOMMANDE AUX FAMILLES VENTE EN 1912 - 11.000.000 DE BOUTEILLES

L. VIOLET. - THUIR, FRANCE

Agents: PAUL GELPI & SONS, New Orleans

# BYRRH

### "BILLET PARISIEN"

Même pendant ces jours d'émotion de luttes et d'attente, il y a à Paris une population flottante qui essaie de se distraire, je n'ose pas dire s'amuser. Le soir venu les vieux célibataires endurcis, qui ont passé l'âge de la mobilisation, tentent de retrouver leurs anciennes habitudes et beaucoup s'en vont à deux pas du boulevard demander aux légendaires "Folies Bergère" quelques heures de distraction.

Pour le quart d'heure on joue une revue patriotique, en vingt tableaux, si vous plait, "EN AVANT" la musique se compose de vieux airs arrangés, les costumes y sont brillants et gracieux, les décors représentent quelques vues de Paris pittoresques, il y a même des danseuses aimables et jusqu'à un danseur polonais qui tient, ma foi, très bien son rôle.

Naturellement dans cette revue on n'a pas manqué de nous servir sur l'air de la "Roussette" les couplets du "Boy-Scout":

Elre boy-scout, c'est, par principe,  
Elre déjà presque un "poulu".  
Et l'on voudrait, cré non d'une pipe,  
Avoir bien vite qu'qu's années d'plus.  
En attendant que ça barbe pousse,  
Histoire de s'offrir une utile pouce,  
Au lieu d'flâner, d'stourner les pouces,  
Pour faire qu'on duit, on fait qu'on peut.

Et pour nous quel honneur insigne  
Quand l'major, le maire ou l'sergent  
Nous interpellent ou nous fait un signe  
Afin d'nous s'mettre qu'qu'chose d'urgent.

Boy-Scout  
On n'a l'fait jamais dire deux fois,  
Et sans tarder, l'on fil' tout droit.

Tripliquion  
Y'a bon y'a bon  
Comme dis't un bon bray's colons  
Il fera plus tard,  
Un fameux lascar  
Ah! oui, j'écoul'  
Le Boy-Scout!

L'actrice qui chante ce couplet est jeune et jolie, et les spectateurs applaudissent, mais doucement d'une manière discrète, comme si on ne voulait pas faire de bruit.

Ah! ce n'est plus le public d'avant la guerre, joyeux, entraînant et étourd. D'ailleurs pendant les entr'actes l'immeuble hall débarrassé de ses horizons était, je n'ose pas dire calme, mais dépeuplé de cette foule si parisienne. Le vieil habitué est au surplus raillé sur la scène d'une manière agréable, sans être trop méchant et un acteur le personnage en chantant:

J'pue bien vous l'avouer sans m'gêner:  
J'étais un fidèle abonné  
Des musics-halls où dans les r'vues,  
On voyait des p'lits lemm's nus!  
Et bien maintenant c'est fantastique!  
On interd'it les artistiques!

Et pourtant, monsieur dans tout ça,  
Y'avait-y d'quoi fouetter un chat?  
(Jovial)  
Sapristi! l'an as du culot  
Si tu trouves que l'n'c'était rigolo!  
L'public en était fatigué.  
Et gai! gai! gai!

Un des tableaux les plus amusants est celui qui met en scène les anciennes provinces de France. Vous devinez bien que l'Alsace ne manque pas au rendez-vous. Elle est représentée par une toute jeune fille, avec le large ruban noir, la cocarde tricolore et qui est ramené en scène par un de nos "poulus" pendant que de jeunes enfants alsaciens chantent:

Que nous importe la souffrance,  
Car malgré vous cruels Germains  
Aujourd'hui, peut-être demain,  
Nous retrouverons bien le chemin  
De France!

On chante naturellement beaucoup dans la Revue des "Folies-Bergère". Les auteurs ont dépensé beaucoup d'esprit et beaucoup de talent et ils ont dû surmonter de singulières difficultés en présence des exigences de la censure qui sévit au théâtre comme ailleurs. Songez qu'elle censure même dans le théâtre classique, et comme je vous le disais dans un de nos derniers "Billet Parisien" on a demandé huit jours à M. Porel, pour examiner le "Médecin malgré lui" et M. Gavault directeur de l'Odéon a dû faire censurer Horace et Cinna.

N'insistons pas sur ce sujet blessant pour ces fonctionnaires dont les noms, du reste connus, seront publiés, et qui se livrent à des accès de zèle bien inutiles.

L'autre jour, ou plutôt l'autre soir, je me trouvais aux "Folies-Bergère" tandis que les Zeppelins s'essayaient à survoler Paris. Juste au moment où les clairons sonnaient le "Garde-à-vous," où les trompettes parcouraient les rues et où on éteignait les reverbères, sur l'air de "La Couturière" on chantait:

N'pouvant plus chez nous, et pour cause,  
Monter des bateaux à la nation,  
Mein herr Guillaume' cherche autre chose  
Et maint'nant nous mont'... des ballons!  
Il veut profiter d'la nuit sombre  
Pour tenter d'fameux raid, un soir,  
Et croit qu'Paris rentrant dans l'ombre  
Aura vit'fait d'voir tout en noir...

Mais, chut, n'eu parlez pas!  
On vient de lancer une mode  
Qui, pour guider, le soir, nos pas,  
A trouvé le moyen commode!  
Ces robes dernier cri,  
Qui front fureur aux grands p'premières.

Vous prouvent sans manière  
Que la Ville Lumière,  
Pour le chic et l'esprit,  
Sera toujours Paris!

Tout cela, en réalité, n'a pas grande importance, mais vous donne l'idée de nos soirées parisiennes qui manquent, il faut l'avouer, de joie pimpante, mais présentent ce caractère calme, froid, digne qui ne s'est jamais démenti depuis le mois d'août dernier. Le public, d'ailleurs, des Folies-Bergère était curieux à observer; en dehors des vieux célibataires, dont je vous parlais tout à l'heure, il y avait dans la salle, très bien remplie ma foi, quelques blessés convalescents, des médecins militaires, de nombreux soldats anglais et belges en permission, quelques bourgeois de Paris, des colons; et en écoutant les couplets patriotiques on attendait les nouvelles du front et l'on manifestait une réelle confiance dans les succès du lendemain. JEAN-BERNARD.

### UN BOGNE OSCUR

#### Le lieutenant von Wedel.

Les journaux ont publié, ces jours derniers, le texte d'une dépêche adressée par le kronprinz à sa femme, au commencement de septembre, et où se trouvait cette phrase: "Wedel a été tué."

Qui était donc ce Wedel? Un de nos confrères vient de répondre à cette question, que se posait le public, par un petit roman.

C'était, dit-il, le fils naturel du kaiser et d'une dame de la cour qui pendant deux ans, fut élève au séminaire de Nice.

Erreur, et le hasard a voulu que nous connaissions d'une façon très précise l'identité du personnage dont il est question dans la dépêche précitée. Il s'agit du lieutenant de la garde Widigo von Wedel, aide de camp et ami du kronprinz. C'est lui qui accompagna l'héritier du trône et sa femme dans leur voyage en Egypte et qui ramena la princesse en Allemagne lorsque son mari résolut de continuer ses excursions dans le pays des pharaons.

Il était donc naturel que lorsqu'il fut tué, le 30 août, aux environs de Saint-Quentin, par un éclat de grenade, le kronprinz en avisât sa femme.

Le lieutenant Widigo von Wedel, dont la famille n'a aucune parenté avec celle de l'ancien état-major d'Alsace-Lorraine, était le fils d'un jeune propriétaire foncier de Poméranie dont le château se trouve à Kanneberg, et qui, après avoir fait la campagne de 1870 comme capitaine de uhlans, se retira dans ses terres où il est mort il y a quelques années. Sa veuve, née von Dietz, était la fille d'un des adversaires les plus acharnés de Bismarck qui, pendant plusieurs années, lutta avec la noblesse territoriale de Prusse contre la politique du grand chancelier. Il paya même cette audace d'un long emprisonnement.

Mme de Wedel, qui vit encore, a presque en même temps que son fils aîné, perdu son gendre, le lieutenant von Zedlitz, qui a été tué à Longwy.

A cette époque, il lui restait encore trois fils, dont deux étaient officiers dans la garde et le troisième attaché à l'administration des forêts.

Depuis...

### En passant

#### A LA MÉMOIRE DE J. M.

#### Tombé en Argentine, le 17 février 1915

Mon cher petit, voilà un mois, maintenant, juste un mois. Que cela est loin, et que cela est près! Vieillard, c'est voir mourir les autres; au cours de mes déjà longues années, j'ai vu beaucoup mourir; mais sauf une autre fois jamais je n'ai eu autant de peine, et qui dure. Ceux qui tombent loin de vous, tout jeunes, ne meurent pas comme ceux qu'on assiste aux "derniers" moments. Malgré tout, on ne comprend pas, on n'a jamais assez d'imagination. On a beau se dire: "Il est mort," on ne le sait pas, on ne le sent pas complètement. Pour nous, vivants, la mort va par degrés, comme toutes choses; il faut s'initier, il faut avoir prévu, il faut avoir fermé les yeux à celui qu'on aimait, avoir pleuré avec ceux qui pleuraient et entendu la terre rouler sur un cercueil. Sinon la conscience ne vient que par arrachements successifs. On pense à celui qui n'est plus comme s'il était encore, on rencontre à toute heure des choses qu'on voudrait lui montrer, des idées qui étaient pour lui... et ce n'est qu'à cet instant que par une espèce d'offensive farouche d'une autre partie de soi-même, on s'écrie: "Mais non, ce n'est plus possible. C'est fini. Rends-toi compte que tout est fini à jamais!"

Et pourtant j'ai hésité toutes ces quatre longues semaines à parler de toi, à écrire de toi, mon pauvre petit! Je me demandais si c'était juste et si j'en avais bien le droit. Tu es tombé comme je t'avais, pour ma part un peu, appris à vivre; droit, fort, ironique et brusque; la mort n'a même pas été le hasard d'un combat, mais un don volontaire, la décision qui vous fait dire: "Ce que d'autres ne font pas, c'est moi qui le ferai." Et c'est bien cette libre résolution dans le dévouement qui est l'héroïsme. Mais tu me diras toi-même que cent mille jeunes hommes ont eu le même héroïsme — et voilà pourquoi, bien longtemps, je me suis posé cette question: "Il en est d'autres que moi qui pleurent, d'autres qui ont perdu ce qu'ils aimaient le plus au monde, et le monde n'en saura jamais rien. Le devoir est d'être comme eux."

Et puis il m'a semblé d'avoir au contraire parier de toi, c'est parler de tous ceux qui firent comme toi.

C'est pour t'avoir connu que j'ai connu la jeunesse de la France actuelle, et combien elle fut supérieure à celle de ma génération. Une impitoyable rigueur de méthode lui fait dédaigner les phrases. Une magnifique et rétractile pudeur lui interdit le romantisme des sentiments. La générosité se prouve, elle ne s'étale pas; le courage se montre, il ne s'exclame pas. Les yeux athlétiques, devenus sa passion, ne lui ont rien enlevé de son activité intellectuelle, parce qu'un Français ne saurait ne pas avoir un cerveau et ne point aimer à jouer de ce cerveau; mais par surcroît, ils lui ont enseigné la résistance, l'obstination, la discipline dans l'effort. Plus que cela — et c'est une vertu toute neuve chez nous; à proprement parler, même, c'est "la vertu" — la conviction que l'essentiel n'est pas la victoire, mais la constance dans la lutte une fois engagée, quel qu'en puisse être le résultat. Je t'avais peut-être donné quelques leçons dans ton adolescence, mon petit, mon cher petit, mais combien plus tard j'en reçus de toi en retour, et salutaire! Tu disais simplement: "Le mal n'est pas d'être battu; le mal c'est d'engager un combat sans être entraîné; c'est le manque d'entraînement qui déshonore." Ainsi je voyais naître une nouvelle morale, une morale d'énergie, d'endurance, de volonté, de discipline, de sacrifice de l'individu à l'équipe dont il fait partie et dont le succès seul compte — et c'était la vingtème année, mon enfant, qui en était l'apôtre. Tu parlais de la guerre sans faux enthousiasme, sans ce romantisme barbare qui a faussé le jugement de nos adversaires, mais aussi sans terreur. Les lois de l'athlétisme encore guidaient ton intelligence et ta sensibilité; elles te faisaient pressentir ce que même les experts militaires ne prévoyaient pas alors: "C'est celui qui pourra tenir le plus longtemps qui marquera le plus de points, disais-tu. Le commencement des parties n'a aucune importance."

Ainsi j'étais jaloux, de ta jeune sagesse, de l'espèce de rapidité d'esprit qu'en toutes choses te donnait la maîtrise de ton corps. J'eusse été presque satisfait que, pour se procurer ces mérites, la génération eût perdu d'autres avantages. Je songeais: "Ces jeunes gens sont des athlètes et des ingénieurs; ils ont l'esprit rude et précis. Mais toutes ces vieilles choses qui ont fait la joie et la beauté de notre civilisation, qu'en restera-t-il pour eux?" Je te le disais, mon vieux Térépète, et tu le laissais, toi l'ingénieur, à livre ouvert, mieux que moi. Je crois que, de nos

jours, tout le monde n'apprend plus le latin, mais que ceux qui l'apprennent le savent mieux que de mon temps...

Il est un âge où l'on parvient à un singulier désintéressement de soi-même, un âge où l'on conçoit, sans regrets, que l'existence vous a donné tout ce qu'elle pouvait donner; c'est la fin des ambitions, c'est l'envol des chimères; le compte personnel est clos. On reporte alors ses rêves sur un être qui porte votre nom, qui est de votre sang. Si l'on peut croire qu'il est vraiment un homme, si l'on peut espérer qu'il vaudra mieux que vous, c'est le soir d'un beau jour. Que dis-je? Il n'y a même pas de crépuscule, c'est la lumière paisible et sans ombre des immortalités de la race; mais voilà que tu es partie, ma lumière!

Tu dors maintenant dans le cimetière des Islettes, à quelques lieues de la terre sanglante où une balle ennemie t'atteignit au ventre. C'est là que durant cinq longues et cruelles journées tu as regardé venir la mort en face, et sans gêner! C'est là que tu demeureras à jamais. Pourquoi imposer un triste voyage à ce qui reste de toi? C'est dans ces bois de l'Argonne que tu défendis ton pays, son avenir, sa fierté: ils sont à toi, tu es à eux. Il n'y a pas de terre plus sacrée que celle qui nous a donné son sang. C'est à ceux qui l'aimèrent de venir te revoir; ce coin de terre où tu as fait, au prix de ta vie, ta part de l'ouvrage terrible et nécessaire qui affranchit la France, doit devenir l'habitation de leurs pensées, le lieu de leurs méditations. Tu tombes restera là, mon petit. Nous irons la visiter. Je ne l'ai pas encore vue; jusqu'à ce jour cette triste consolation m'a été refusée. Mais un jour prochain nous pourrions incliner nos têtes vers ce sol douloureux. Personne ne fera attention à nous, nous essayerons d'être pareils à toi, si jaloux toujours, dans ta fierté, de cacher ce qui te faisait vraiment du mal et vraiment du plaisir; et nous dirons seulement à voix très basse:

— Dors en paix, mon petit, tu n'es pas mort en vain: la France est sauvée.

PIERRE MILLE.

### LE 17 AVRIL DANS L'HISTOIRE.

1790—Benjamin Franklin est mort à Philadelphie. Il était né à Boston le 17 janvier 1706.

1850—Québec a été fait le siège du gouvernement, du haut et du bas Canada.

1878—Quinze mille employés de filatures de coton à Lancashire se sont mis en grève.

### SOUTHERN SOCIOLOGICAL CONGRESS

The next meeting of the Southern Sociological Congress will be held in Houston, beginning May 8th, when the principal subject for discussion will be "Public Health." The list of speakers invited embrace noted men from every part of the country, including such prominent figures as Dr. Oscar Dowling, of this State; Dr. Harvey W. Wiley, of New York; Dr. Maud Loeber, of New Orleans; Dr. James H. Dillard, formerly of Tulane, now of Virginia; Bishop Wm. P. Thirkield and Hooker T. Washington. Mr. W. O. Hart, who was one of the original members of the Congress, hopes to attend and take part in some of the discussions, which have been divided into five classes, Public Health, Moral Health (with particular reference to Prison Reform), Health of Children, Mental Health and Race Relationship to Social Health. Any persons desiring to take part in the Congress, Mr. Hart suggests to write to Dr. J. E. McCulloch, secretary, Nashville, Tenn.

### Le Temps

#### BULLETIN METEOROLOGIQUE OFFICIEL.

Observations prises Vendredi à 8 heures du soir. SAMEDI, 17 avril.

Prédictions pour la Nouvelle-Orléans et les environs. — Temps clair; légère brise de N.E.

TEMPERATURE.

La température d'été à la Nouvelle-Orléans, suivant le thermographe du bureau météorologique des Etats-Unis, sur le toit de la nouvelle bâtisse de la Poste, était comme suit:

Hauteur...  
7 a. m. .... 70  
9 a. m. .... 70  
11 a. m. .... 76  
1 p. m. .... 81  
3 p. m. .... 86  
5 p. m. .... 81

Le tableau suivant donne le temps pour la journée du 17 avril 1915, à la Nouvelle-Orléans:

1 a. m. .... 60  
3 a. m. .... 60  
5 a. m. .... 60  
7 a. m. .... 60  
9 a. m. .... 60  
11 a. m. .... 60  
1 p. m. .... 60  
3 p. m. .... 60  
5 p. m. .... 60  
7 p. m. .... 60  
9 p. m. .... 60  
11 p. m. .... 60

### The Real Menace of Prohibition

#### An Address by Percy Andrews.

(Continued from yesterday.)

A printer's error forsooth. Only think of it. The leaders of the Anti-Saloon League are known as the most punctilious sticklers imaginable for precision in spoken and written language; indeed, they pretend to detect a so-called "sleeper" in the mere omission or introduction of a comma in any proposed law having for its object the betterment of those conditions from which they derive their means of livelihood. Yet they permitted not only this but eight other "printer's errors" to creep into the alleged copy of the Home Rule Amendment, which they sent to the citizens of Ohio with a statement that the amendment would repeal all regulatory laws now on the statute books of the State. And, by the most significant of coincidences, every one of these nine very unfortunate printer's errors, in a document containing less than ninety words, happened to so color the language of the amendment as to give the semblance of truth to their false statement.

Does this require any comment from me? Or, to speak in the common parlance of our day: Can you beat it?

No true man, indeed no sane man would lend his hand to the destruction of all regulatory laws on our statute books, hence thousands who believe in the principle of home rule, deceived by this dastardly fraud, are likely to cast their vote against the very measure they favor, for, give a lie the start, and the truth will always have difficulty in catching up with it.

And this is but one of many lies and frauds that have been practiced upon the people of this State during the past few weeks. The employing of men to stimulate drunkenness and enter our churches during Sunday service to annoy and scandalize the congregations is a well-worn trick of these moral friends of ours.

The masquerading of little children of respectable parents in rags and tatters, carrying banners with inscriptions intimating that they are the offspring of drunken mothers and fathers and imploring the people to save them from these drunken parents by voting for prohibition, is another such trick.

The stationing of poorly clad and weeping women on street corners, who when asked by the gathering crowd what the cause of their distress is, sob out the statement that their husbands are drunk in a nearby saloon (they don't give the name of the place), and that their children are home crying for bread, is another. Object lessons for educational purposes I believe they call them — well, there are a thousand and one ways of avoiding the use of what we term the short and ugly word. But I say to you that if you dress up a common lie in the silkenest of silken doublet and hose, and paint its villain-

ous face with the choicest of pious paints, and drench it from head to foot with the sweetest of pious perfumes, you won't alter the fact that it is a common lie, whose evil features no paint can conceal, and whose evil stench no perfume can cover. This is true of the ordinary, everyday lie, and it is equally true of that master-lie of all modern lies: prohibition.

It is the defeat of that lie, and the confounding of those who have given it the start in this great campaign, which is the issue that confronts you at the polls next Tuesday. And mark this, my friends, for it will have a great bearing upon the result of the ballot on November 3. It is not upon our mere love of the truth, but upon the courage we show in defending it, that the triumph of the truth depends. Enthusiasm for a cause is a great thing, but mere enthusiasm never won a battle. It is votes, not sentiments, that will decide the battle of the ballot at Tuesday's polls, and in his connection I am going to confide to you a great secret, and ask you, in your turn, to communicate that secret confidentially to every one of your friends, so that each one of these may act upon it and cause each of his friends to do likewise. Tell it in particular to those of your friends who love their ease and comfort, and are rather inclined to let others do for them what they should do for themselves. There are tens of thousands of these in our ranks, and I have reliable information that they are already preparing at home for an elaborate celebration of the victory you and others are going to win for them next Tuesday. Tell them that this proposed celebration of theirs is by no means the sure thing they think it is, because the fact is that the election is not yet closed; because the fact is — and this is the secret I want to whisper to you — that we require just one more vote to win.

Just one more vote, mark. It seems a little thing, doesn't it? But I want you to bear it in mind, to the exclusion of everything else, from now until the polls close on November 3. "We require just one more vote to win." Trifling as it may appear, believe me that this whole great election hangs upon this one vote, and if each one of you will make each one of your stay-at-home friends realize that this one vote is his vote, and no other's, I promise you that this one vote will be the biggest of its kind ever cast at any election held in this State.

AMUSEMENTS

### Opheum

Phone Main 2337

PRIX: Matinée, 2.00 — 3.00 à 7.00  
Soirée, 3.00 — 4.00 à 7.00

MATINEES TOUS LES JOURS

CHARLOTTE WALKER ET CE.

McWaters & Tyson  
Anna Vecchini  
Castwell & Walker  
The Five Girls  
Eral & Ernie  
Opheum Travel Weekly  
Opheum Orchestra

### D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Vêtements confectionnés, Chapoux et Articles de Toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à six heures et ferme le dimanche. Cais des rues Deshaies et Beaubien, à deux blocs de la rue St. Canal. 2ème District.

En faisant vos commandes mentionnez L'Abelle, S. V. P.

### CHARBONS

COKE POUR GAZ ET FONDERIE

### W. G. COYLE & CO., Inc.

337 RUE CARONDELET

PHONE MAIN 2126

En faisant vos commandes mentionnez L'Abelle, S. V. P.

### P. A. BRUNET

IMPORTATEUR-DIRECT

### HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLER

313 RUE ROYALE 313

ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE

La seule Grande et Unique Maison Française à la Nouvelle-Orléans. Venez visiter et vous rendrez compte par vous-même de nos marchandises pour lesquelles je garantis toute concurrence.

Les ordres de la campagne sont sollicités.

PHONE MAIN 4300.

### UNE AUTRE Grande Excursion

Donaldsonville, Plaquemine et New Roads

Quittant les rues Association et Terrychere, à 7.00 A. M.

Dimanche 18 Avril

Prix pour aller et retour pour Donaldsonville et Plaquemine \$1.00

Pour New Roads, \$1.50

Vous pouvez prendre vos tickets au train.

### TEXAS & PACIFIC RY.

### LE MASQUE DE FER.

Depuis...